

épaisse couverte dissimulait entièrement les contours de son corps. D'abord elle pensa que ce pouvait être un des tenanciers du château et le salua légèrement d'un signe de main. Mais tout à coup, cet homme s'étant découvert. Elle reconnut sous le grossier accoutrement qu'il avait emprunté, le chevalier de Fontane. A cette vue tout son sang reflua vers son cœur, et elle resta immobile, haletante, sans pouvoir prononcer une parole. Le chevalier s'approcha d'elle, et d'une voix étouffée, car il semblait lui-même en proie à la plus vive émotion :

—Marguerite, s'écria-t-il, ayez pitié d'un malheureux qui, prêt à s'exiler pour toujours de son pays, n'a pas voulu quitter ces montagnes sans vous revoir encore une fois, sans obtenir un mot de pardon de votre bouche adorée. Marguerite, je m'étais engagé envers moi-même à ne vous revoir jamais ; c'était le châtement que je m'étais infligé, et il est bien cruel ! Mais depuis que je suis seul, seul au monde, je n'ai pas eu la force d'accomplir cette promesse, et me voici encore auprès de vous. J'ai mérité vos reproches, Marguerite, et vous pouvez m'en accabler, mais parlez-moi, car votre silence me tue.

—Seul ! seul ! balbutia la jeune femme, que voulez-vous dire par cette parole, Philippe ?

—Hélas ! Marguerite, ne l'avez-vous pas déjà deviné en me voyant ? car je ne vous aurais pas revu, Marguerite ; oui, j'aurais eu le courage de renoncer à vous voir si celle.... dont je vous ai parlé existait encore.

—Morte ! s'écria la comtesse, qui tressaillit involontairement et dont le visage sembla s'éclaircir sous l'influence de je ne sais quelle sensation dont elle eut honte.

—Oui, Marguerite, reprit M. de Fontane, elle est morte il y a huit jours. Je suis arrivé assez à temps pour assister aux derniers instants de sa vie, pour recevoir son dernier soupir. Elle était malade depuis plusieurs mois, je vous l'ai écrit ; elle était atteinte de ce mal terrible qui, dans nos montagnes, ne pardonne jamais ; mais je ne croyais pas que le terme de cette maladie fût si proche. C'était une créature digne d'estime, Marguerite, et son âme a encore plus souffert que son corps. Elle m'avait écrit quelque temps avant de mourir ; sa lettre ne m'est parvenue que trop tard. Ce fut un grand malheur ! et bien des choses ne seraient pas arrivées si j'eusse reçu cette lettre à temps.

—Cette lettre ! dit la comtesse : en effet, il m'en souvient, c'est le soir de la Toussaint qu'elle arriva au château.

—Le soir de la Toussaint ! répéta le chevalier avec une expression profonde.

—Votre valet, qui en était porteur, ne vous trouvant pas au château, parut vivement troublé,

et sans vouloir prendre aucun repos, il repartit sur-le-champ. Il vous a rejoint sans doute.

—Oui, Marguerite, mais trop tard, je vous l'ai dit.

—Grand Dieu ! vous m'effrayez : mais que contenait donc cette lettre ?

—Cette lettre avait été écrite par la plus tendre, la plus dévouée des femmes. Elle avait appris, me disait-elle, que les suites d'une blessure me retenaient au château de Peyrelade, que celle qui m'y avait accueilli avait des droits avant elle-même à mon amour, qu'il était question d'un mariage auquel elle seule portait obstacle ; mais cet obstacle devait durer bien peu, disait-elle ; pauvre Claudine ? Elle sentait bien qu'elle n'avait que peu de jours à vivre. Elle me demandait de venir l'embrasser une dernière fois, puis je serais libre ensuite, et la mort, ajoutait-elle, lui serait moins pénible, puisqu'elle emporterait au tombeau la pensée que je pourrais encore être heureux après elle. Pardonnez-moi, Marguerite je pleurs.... mais vous auriez versé aussi des larmes si vous aviez lu cette lettre.

Après un silence, le chevalier reprit :

—Pourquoi ce message ne m'est-il pas parvenu à temps ? Je serais venu à vous Marguerite, je me serais jeté à vos pieds, je vous aurais confessé toute la vérité et vous ne m'en auriez point voulu, n'est-ce pas ? et vous m'auriez permis d'aller fermer les yeux de celle qui ne fut jamais votre rivale et peut-être vous seriez venue avec moi.

La comtesse, profondément attendrie, tendit les mains au chevalier, et tous deux confondirent leurs larmes. Au bout de quelques instants, la jeune femme, abaissant sur lui un regard plein de tendresse, s'écria :

—Philippe, je vous pardonne.

—Oh ! soyez bénie, reprit vivement M. de Fontane, car j'en avais besoin, de votre pardon, Marguerite ; et maintenant, je puis partir, je serai moins malheureux.

—Partir ! s'écria douloureusement la comtesse, pourquoi partir ? Ne sommes-nous pas libres l'un et l'autre maintenant ? Rien ne s'oppose plus à notre bonheur.

—Marguerite, Marguerite, s'écria le chevalier, dont les yeux semblèrent s'égarer un instant, ne me parlez pas de mariage, ne me parlez pas de bonheur ! Moi, l'époux de Marguerite de Pradines ! c'est impossible ! Adieu ! donc, adieu, Marguerite, ma bien-aimée à toujours ; ne m'interrogez pas, pensez à moi quelquefois et priez pour moi.

—Oh ! Philippe, Philippe, dit la jeune femme qui, pour la première fois, sentit se glisser dans,